

Pierre
ARDITI

Jean-Pierre
MARIELLE

Julie
FERRIER

la fleur l'âge

un film de
Nick QUINN

LAURENT LAVOLÉ PRÉSENTE

Pierre
ARDITI

Jean-Pierre
MARIELLE

Julie
FERRIER

fla
fleur
l'âge

Nick QUINN *un film de*

DISTRIBUTION
MARS DISTRIBUTION

66, RUE DE MIROMESNIL
75008 PARIS
TÉL. : 01 56 43 67 20
FAX. : 01 45 61 45 04

DURÉE : 1H23

RELATIONS PRESSE
ANDRÉ-PAUL RICCI
ET FLORENCE NAROZNY
TÉL. : 01 40 13 98 09
APRICCI@WANADOO.FR
FLORENCE.NAROZNY@WANADOO.FR

SORTIE LE 1^{ER} MAI



SYN OPS IS

Gaspard Dassonville a 63 ans. Son style de vie en a la moitié : producteur de télévision réputé, il accumule les compagnes trentenaires et s'obstine à ignorer tout signe de vieillissement.

Mais le grand âge lui tombe dessus avec fracas : Gaspard est contraint d'accueillir chez lui son père Hubert, devenu dépendant. Vieillard indomptable, Hubert vient perturber l'arrangement de son fils avec une jeunesse illusoire.

Le duo se transforme en trio avec l'arrivée de Zana, aide-soignante aux références douteuses et à l'imagination débridée. Fascinés chacun à sa manière par cette femme peu conventionnelle, père et fils s'affrontent et se redécouvrent.



ENTRETIEN NICK QUINN

Dans *LA FLEUR DE L'ÂGE*, un producteur en pleine gloire (Pierre Ardit) doit affronter une double peine : la chaîne de télévision qui l'emploie veut se séparer de lui, et son père, jusqu'ici valide (Jean-Pierre Marielle), ne peut plus vivre seul après s'être cassé la hanche.

Lorsqu'on fait sa connaissance, au début du film, c'est un personnage qui fonce dans l'existence sans penser un instant que la machine pourrait s'arrêter. Gaspard, le personnage joué par Ardit, vit dans un monde où seule prime la jeunesse. J'aimais l'idée qu'il travaille dans l'audiovisuel. La télévision est un concentré de la société : on y refuse la vieillesse, on n'y accepte pas l'idée de la mort.

Tout le film s'applique précisément à regarder ces deux échéances en face. Gaspard doit apprendre à lâcher prise - admettre qu'il arrive à la fin de sa carrière, et qu'il va lui falloir accompagner le déclin d'un père avec lequel il entretient des relations pour le moins distendues.

Oui, on sort du grand barnum médiatique pour arriver vers une petite musique de chambre ; un tout petit mouvement mais que je trouve déchirant. Pour moi, *LA FLEUR DE L'ÂGE* est l'histoire extrêmement simple d'un homme qui est incapable de prendre son père dans ses bras au début du film et qui y parvient à la fin ; l'histoire d'une réconciliation. J'éprouve toujours du plaisir à voir ou raconter des histoires qui tournent autour de la famille : il y a, je trouve, quelque chose de fascinant à analyser les rapports qui s'y nouent. Parce qu'ils sont universels. On vient tous de quelque part, personne ne peut échapper à cela.

Vous traitez ces rapports avec beaucoup de drôlerie ; un humour parfois grinçant.

Mon enfance anglaise sans doute. Bien que j'aie la double nationalité - ma mère est française et mon père anglais - je suis né et j'ai passé les dix premières années de ma vie en Angleterre. L'endroit où l'on a passé son enfance m'a toujours semblé plus important que sa nationalité. Or, contrairement à la France ou aux pays latins, par tradition, les Anglais ne sont enclins ni à se toucher ni à s'embrasser : tout passe par la comédie, on peut tout dire par ce biais. J'ai appris à développer cette fibre.

Depuis vingt ans, on vous connaît surtout pour vos documentaires, dont certains – *KARAOKE ANGELS* - ou plus récemment, une série sur l'histoire des villes à travers leurs ordures ménagères, ont fait un tabac sur Arte.

J'ai fait mes études de cinéma en France à la section réalisation de La fémis. Le hasard et les opportunités de la vie m'ont très vite amené, presque malgré moi, à me spécialiser dans ce genre. Le documentaire est une formidable école : on vous demande d'entrer dans la vie de gens que vous ne connaissez pas et de les interroger sur les raisons qui les poussent à agir comme ils le font. Il faut savoir les regarder avec humanité et tendresse mais aussi avec une certaine cruauté ; être en mesure de leur dire : « Voilà ce que je vois ». On y apprend à capter le réel.

***LA FLEUR DE L'ÂGE* est votre premier long métrage de fiction. Qu'est-ce qui vous a décidé à sauter le pas ?**

J'avais cette envie depuis toujours. Dès ma sortie de l'école, j'ai commencé à tourner des courts métrages et à développer des scénarios - j'ai même parfois reçu des commandes pour en écrire. Mais mes projets, souvent écrits en anglais alors qu'ils étaient destinés à la France, n'aboutissaient pas. Jusqu'à ce que mon producteur, Laurent Lavolé, fasse la rencontre d'Andreia Barbosa, dans un atelier d'écriture. Ensemble on a développé le scénario de *LA FLEUR DE L'ÂGE* pendant un an avec Gloria Films et la collaboration précieuse de Santiago Amigorena.

Comment vous êtes-vous approprié le projet ?

Un de mes soucis était que le personnage de Jean-Pierre Marielle ne meure pas à la fin. J'avais le sentiment qu'en laissant les choses en l'état, on esquivait le sujet. Andreia et Santiago ont alors eu l'idée formidable de faire mourir le fils du vieil ami que croise le personnage de Marielle au restaurant. Du coup le sujet de la mort est traité mais nos deux personnages restent intacts.

***LA FLEUR DE L'ÂGE* est servi par un trio d'acteurs exceptionnels.**

Il nous a d'abord fallu trouver le comédien qui interpréterait Hubert : c'était le rôle le plus complexe à distribuer. Il n'y a pas beaucoup de vedettes de cet âge et il était impensable d'aller leur demander de passer un casting. Je me suis

souvenu d'un film qui m'avait beaucoup marqué : *L'AMOUR C'EST GAI, L'AMOUR C'EST TRISTE*, de Jean-Daniel Pollet. Marielle y joue un maquereau qui met une jeune fille de province, jouée par Chantal Goya, sur le trottoir. Il est drôle, stupide, plein de vie ; extraordinaire. J'ai très vite pensé à lui. Un jour, au terme d'une longue attente, il me convoque. « J'ai lu votre scénario, me dit-il. Il est formidable. Mais franchement, je ne vois pas ce que je peux faire dedans. »

Je ne comprends pas très bien pourquoi il m'a demandé de venir s'il ne veut pas faire le film. Mais on commence à discuter. Nous parlons de nos pères respectifs. Et là, au bout d'une demi-heure : « Je vais replonger mon nez dans le texte, me déclare-t-il, et nous allons déjeuner ensemble pour en parler. » Le courant était passé. À partir du moment où Jean-Pierre avait donné son accord, le film a changé de statut. Restait Gaspard, un personnage également difficile à jouer puisque, tout au long du film, il observe, il nous fallait un acteur très puissant qui pouvait nous projeter son univers intérieur. Pierre Ardit se l'est immédiatement approprié. « Gaspard, c'est moi », s'est-il aussitôt enthousiasmé. Il a connu une situation semblable avec son père. Lorsque nous avons tourné, il était vraiment dans les angoisses du personnage, et c'était courageux de sa part de s'y confronter.

Tous les deux composent un tandem profondément attachant.

Ils ont une présence complètement bluffante. Jean-Pierre Marielle a ce côté enfantin, déconneur, qu'il a réussi à garder malgré son âge et son expérience. Pierre Arditi a cette humilité qui est sa marque. Pierre a un métier incroyable mais il a gardé la fraîcheur des gens qui jouent tous les soirs au théâtre : il ne lui viendrait pas à l'idée, par exemple, de ne pas rester pour faire le contrechamp d'un autre acteur qui n'est là que pour une journée. C'est quelqu'un qui respecte profondément le jeu. Sa présence pousse une équipe à éléver son niveau. C'est grâce à eux et à Julie Ferrier que le film est réussi.

Parlez-nous de Julie Ferrier.

J'avais vu ses spectacles et je l'avais déjà rencontrée pour un précédent projet qui n'avait pas réussi à se monter. Je la voulais absolument pour le personnage de Zana. Encore un rôle très casse-gueule qui pouvait facilement verser dans le loufoque, le ridicule ou la bêtise. Je savais que Julie éviterait ses écueils et emmènerait Zana sur le terrain de la poésie.

Elle est formidable lorsqu'elle fait des bulles avec son balai dans la cantine, ou qu'elle fait croire à Gaspard que les melons ont un cœur.

Julie s'est totalement approprié le personnage ; on connaît la force comique de son jeu mais beaucoup moins la puissance émotionnelle qu'elle peut dégager. Et il fallait cette émotion pour confronter ces deux monstres sacrés. J'aimais l'idée qu'elle serve de trait d'union entre Gaspard et Hubert. Elle oblige le premier à ralentir et convainc le second d'accélérer. Je la vois un peu comme une sorte de Mary Poppins. Elle a une mission, elle l'accomplit puis elle repart.

En les laissant plein de regrets : le père et le fils sont tellement sous son charme qu'ils finissent par tomber fous amoureux d'elle.

Ils sont presque en concurrence. On le remarque très bien dans cette scène où Gaspard, Hubert et Zana déjeument au restaurant. Hubert rencontre un ancien collègue. Il s'amuse à présenter Zana comme sa future épouse et cela rend Gaspard jaloux. D'une certaine façon, grâce à Zana, il va enfin à l'essentiel même si ce n'est pas toujours de manière agréable. Jusque-là, il n'y avait pas beaucoup d'amour dans sa vie : il a une jeune maîtresse - que joue Audrey Fleurot - mais c'est de la façade.

La Famille de Zana, très envoûtante, joue également un rôle important dans la réconciliation du père et du fils. On a le sentiment que la précarité de sa situation contribue à déciller les yeux des deux hommes.

Ils se disent qu'ils ne sont pas si mal. Et cela contribue aussi, c'est vrai, à leur faire accepter leur sort. Ils finissent par comprendre que la famille n'est pas le pire des maux.

Il y a énormément de scènes de comédie dans le film. Comme si vous preniez le spectateur par la main pour le mener à l'essentiel en le libérant de ses angoisses.

J'aime le cinéma lorsqu'il me fait rire, qu'il m'émeut tout en me racontant des choses qui peuvent résonner en moi, auxquelles je peux accrocher mes peurs et mes envies.

La scène de la douche, lorsque Gaspard lave son père qui s'est fait sous lui, est bouleversante.

Toute l'équipe était horrifiée à l'idée de la tourner. « Tu n'y penses pas ! », me répétait-on. L'idée n'était évidemment pas de filmer du caca partout. Ce qui m'intéressait, c'était de montrer la détresse de ce vieil homme qui perd ses moyens et la réaction de son fils face à cette situation humiliante. Et que fait le fils ? Il se met à rigoler. C'est ce qu'on fait tous dans ces cas-là. Ce n'est qu'après coup qu'on encaisse.

Lorsque Pierre et Jean-Pierre ont tourné le plan, j'étais en larmes devant le combo. À tel point que j'ai failli ne pas tourner la séquence suivante, lorsqu'ils sont sur le lit. J'avais l'impression d'une redite. On a quand même fait la prise. Et c'est encore plus fort. Lorsque Hubert dit à Gaspard : « Tu es mon petit garçon », on comprend que c'est à ce moment-là qu'ils encaissent vraiment ce qui vient de se produire.

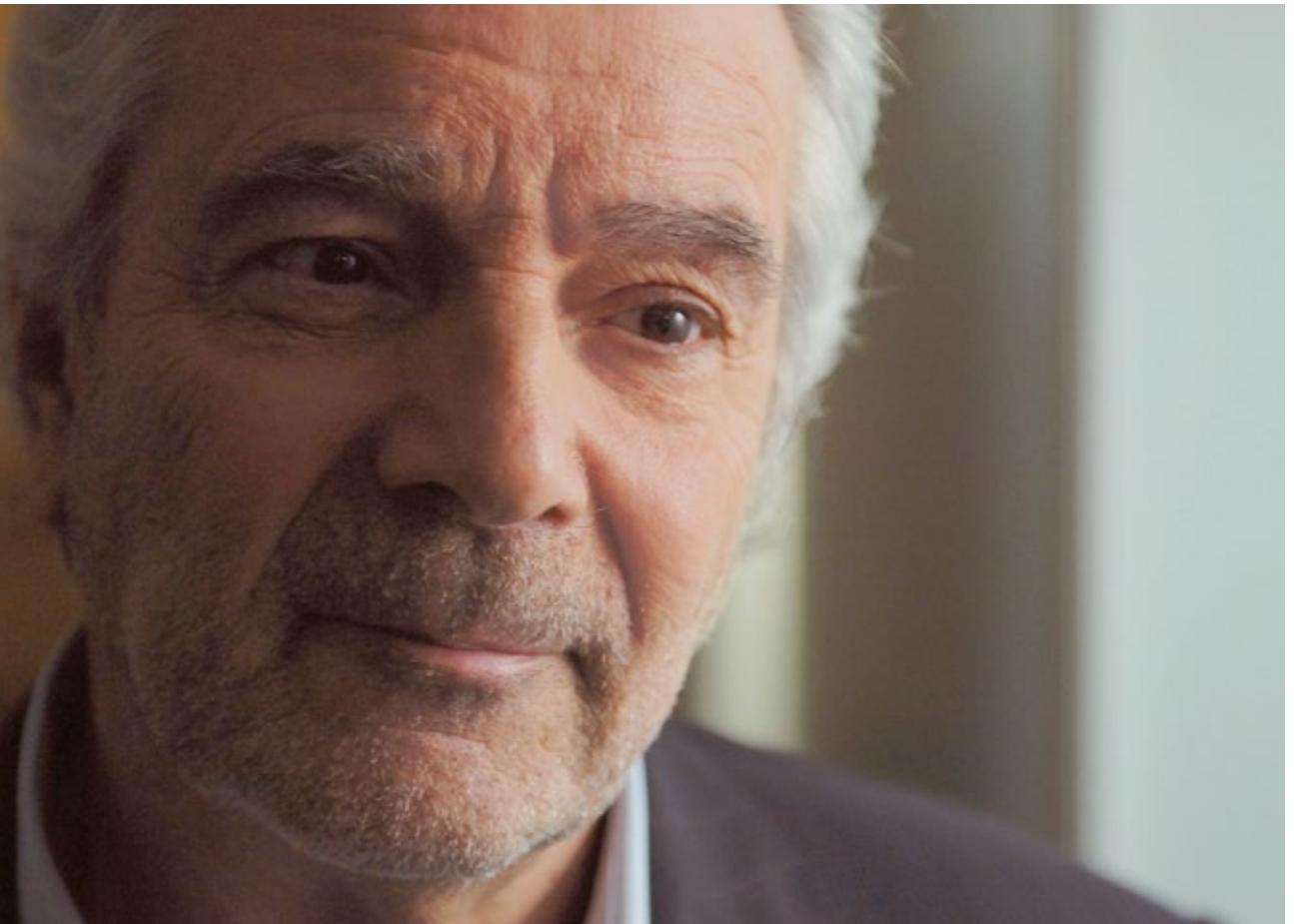
Il y a un côté très tactile dans le film.

J'ai deux jeunes fils et je suis fasciné par la façon qu'ils ont de se jeter dans mes bras. C'est une chose qu'on perd en vieillissant. Je ne prends plus mon père dans mes bras par exemple. Or, je suis convaincu que c'est en se touchant qu'on se retrouve.

Aviez-vous des films en tête en tournant ?

BEGINNERS, de Mike Mills, qui raconte aussi l'histoire d'un père et d'un fils ; MONSIEUR SCHMIDT, d'Alexander Payne, un film sur la vieillesse très drôle ; et, dans une moindre part, INTOUCHABLES, d'Olivier Nakache et Eric Tolédano ; pour l'humanité qu'il dégageait.





ENTRETIEN PIERRE ARDITI

Parlez-nous de votre rencontre avec Nick Quinn.

Il m'avait adressé son scénario, qui m'avait plu, et a demandé à me voir. Il est venu chez moi. Je l'ai trouvé sympathique, j'ai accepté le film presque aussitôt.

Que vous évoque l'expression « la fleur de l'âge » ?

Une étape douloureuse. Ce moment bouleversant où les choses peuvent violemment changer. Du jour au lendemain, on se retrouve orphelin de choses qu'on pensait naïvement posséder pour toujours.

C'est exactement ce qui arrive à Gaspard, votre personnage.

C'est un producteur et un animateur de télévision connu et respecté. Son émission fait de l'audience, il est bien dans sa vie lorsqu'on lui fait soudain comprendre que tout cela est terminé. C'est un peu comme si son poing se refermait sur de l'eau alors qu'il croyait avoir tout le pouvoir entre ses mains. J'ai de l'affection pour lui : ce qui lui arrive peut tout à fait

m'arriver demain. En l'interprétant, je me suis offert la projection d'événements peu agréables qui peuvent malheureusement survenir dans une existence.

LA FLEUR DE L'ÂGE est le premier long métrage de fiction de Nick Quinn. Connaissiez-vous les documentaires qu'il avait réalisés auparavant ?

Non, je ne les avais pas vus. C'est un ami producteur qui m'a parlé du projet. Au cinéma, le sujet, l'architecture de ce qui va être raconté ont toujours été des critères déterminants dans mes choix. Et le scénario de Nick y répondait. Ce Dassonville qui se retrouve brutalement contraint de prendre en charge son père alors que sa propre vie est en train de basculer brutalement me touchait personnellement. On est toujours l'enfant de quelqu'un dans une vie et arrive cette étrange période où l'on finit par devenir le parent de ses parents. J'ai vécu cela il n'y a pas longtemps avec mon père (le peintre Georges Arditi, NDLR). Il était atteint de la maladie d'Alzheimer et est mort peu après la fin du tournage. Les colères de Jean-Pierre Marielle, qui

joue mon père dans le film, son côté insupportable, me rappelaient les états que traversaient le mien.

LA FLEUR DE L'ÂGE est une comédie et c'est aussi un très joli film sur la réconciliation d'un père et d'un fils qui s'étaient perdus de vue depuis longtemps.

Gaspard et Hubert appartiennent à deux générations différentes et ne regardent pas les choses de la même manière. Il y a beaucoup d'antagonismes entre eux au début. Ce que je trouve touchant et tendre, c'est qu'ils vont retrouver, chacun de leur côté puis l'un avec l'autre, quelque chose de nouveau et qui est en rapport avec la vie. J'ai envie de dire qu'ils vont renouer avec les enfants qu'ils sont tous les deux.

Et cela grâce au troisième personnage du film, Zana, l'aide de vie qu'interprète Julie Ferrier.

Zana traverse la vie de ces deux hommes comme une comète ; on sent qu'elle ne restera pas. Toutes proportions gardées, elle me fait penser au Visiteur dans THÉORÈME de Pasolini ; cet homme

qui passe dans la vie d'un certain nombre de gens et les transforme en profondeur. Avec sa belle santé, son incroyable humour, sa tendresse, sa patience et sa grâce, Zana fend la cuirasse qu'Hubert et Gaspard se sont construit pour se protéger. Au fond, ils sont comme deux infirmes qu'elle révèle à eux-mêmes en leur faisant redécouvrir des éléments essentiels de leur personnalité. Elle agit comme un catalyseur.

Zana est un personnage plein de poésie. La scène où elle fait des bulles de savon avec son balai dans la cantine, quand elle fait la connaissance de Gaspard, est inénarrable.

À ce moment-là, Gaspard vient d'apprendre qu'il est sur la touche. Même s'il y a une sensibilité certaine en lui, c'est un homme qui s'est en quelque sorte coupé de l'humanité : elle va lui en insuffler avec une seringue invisible. Zana est quelqu'un qui invente des bouffées de vie comme il n'en a pas respirées depuis longtemps. Julie Ferrier est formidable dans ce rôle.

Père et fils tombent d'ailleurs instantanément amoureux d'elle.

Parce qu'elle leur fait découvrir les petits plaisirs de la vie qu'ils ignoraient et qui font tout le sel de l'existence. Mais Zana finit par partir ; elle a accompli sa mission. Après son départ, Gaspard et Hubert sont désormais capables d'affronter leur nouveau quotidien.

Elle et sa famille vivent dans des conditions assez difficiles. On a le sentiment que cette situation sociale contribue à ouvrir les yeux des deux hommes.

Oui. On s'aperçoit que ceux qui auraient des motifs d'être heureux ne le sont pas parce qu'ils sont empêtrés dans des contradictions qui les en empêchent. Alors que de l'autre côté, Zana et les siens développent une extraordinaire créativité qui leur permet de jouir du monde qu'ils se sont eux-mêmes créé.

Cela nous ramène à la position de Gaspard, très malmené par les jeunes loups de la chaîne de télévision qui l'emploie.

Pour lui, ces jeunes qui débarquent à la tête de l'entreprise sont comme des anges de la mort. Ce sont des passages du film auxquels il m'est facile de m'identifier : j'ai beau être un acteur connu et plutôt estimé, je sais qu'un jour il est tout à fait possible qu'on me signifie mon congé.

Comment avez-vous construit le personnage de Gaspard ?

En me moquant de moi. Gaspard est un peu l'archétype de l'homme qu'on est tous. Il s'est forgé une image plutôt flatteuse - style, je suis le plus beau, je suis le plus fort - qui masque une sous-couche beaucoup plus intéressante. J'ai travaillé l'image et la sous-couche. Le plus grand plaisir d'un acteur est tout de même d'être capable de se regarder et de rire de soi. C'est, croyez-moi, le meilleur des médicaments.

Vous évoquez la maladie de votre père. Vous en êtes-vous servie ?

J'ai surtout beaucoup pensé à lui. Mon père est une personne très importante de ma vie ; il a été un phare pour moi. Et Jean-Pierre Marielle me le rappelait beaucoup.

C'est une sorte d'enfant fou, très créatif et à l'humanité débordante. Je me suis complètement coulé dans le rapport que j'entretenais avec lui.

Lorsqu'on est acteur, on passe sa vie à jouer des petits morceaux de soi au service d'un autre. J'ai toujours été un stanislavskien endurci.

La scène de la douche, lorsque Gaspard lave Hubert, est bouleversante. Il y passe une tendresse extraordinaire.

Marielle et moi appréhendions tous les deux beaucoup cette scène et avons mis de côté toute espèce de pudeur pour la tourner. Nous nous sommes littéralement jetés à l'eau. Cette scène, je la vois presque comme une relation amoureuse. Tout est dit : Gaspard a l'air de laver son père. En réalité, c'est lui qu'il lave : il se débarrasse de toutes les idées préconçues qu'il avait, d'un vernis inutile. Il existe enfin.

Les deux personnages ont un humour parfois assez cinglant.

Ils ont beaucoup d'esprit. Cela les aide à traverser les épreuves.

Vous avez peu tourné de comédies au cinéma alors que vous y excellez manifestement.

J'en ai jouées beaucoup au théâtre. Le cinéma a moins d'imagination : les gens du métier vous prennent souvent pour ce que vous paraissez être, ils n'acceptent pas que vous puissiez être différent.

On vous a vu récemment dans deux films, ADIEU BERTHE de Bruno Podalydès, et VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU d'Alain Resnais. Vous jouez actuellement « Comme s'il en pleuvait », la pièce de Sébastien Thierry, mise en scène par Bernard Murat au théâtre Edouard VII. Vous n'arrêtez jamais.

Je vois le temps filer, et comme il est de plus en plus compté, au lieu de vivre une journée normale, j'en vis trois en une seule. Cela me donne l'impression de multiplier ma vie par trois. Je suis toujours insatiable du monde, j'essaie de ne rien perdre en route.





ENTRETIEN JEAN-PIERRE MARIELLE

Vous donnez volontiers leur chance à de jeunes metteurs en scène. En 2010, à Jean-Teddy Philippe pour LE MYSTÈRE ; en 2012, à Olivier Van Malderghem pour le très beau RONDO et, début 2013, à Stéphanie Murat pour MAX. Qu'est-ce qui vous attire chez eux ?

La rencontre, toujours la rencontre. Vous savez, dans ce métier, l'âge ne veut pas dire grand-chose. Il m'est arrivé de faire des films avec de jeunes réalisateurs qui tournaient comme des vieux et de travailler avec des vieux extrêmement inventifs. La carte d'identité ne joue pas.

LA FLEUR DE L'ÂGE raconte le rapprochement d'un père avec son fils. Qu'est-ce qui vous séduisait dans cette histoire ?

Je trouvais très émouvantes ces retrouvailles entre ces deux hommes qu'on sent un peu éloignés au début du film. J'ai moi-même un grand fils. Dans une vie, on s'aperçoit qu'il y a toujours un moment où les enfants s'en vont. Les parents perdent de l'importance jusqu'à ce que, l'âge aidant, on finisse par se retrouver à nouveau. C'est le moment des constats.

On se dit : « Tiens, j'ai peut-être raté des choses » ; des deux côtés bien sûr. Alors, oui, le sujet me touchait particulièrement.

Hubert, votre personnage, est un homme irascible qui manie un humour très cinglant ; et d'autant plus que l'accident dont il a été victime le rend désormais dépendant. Il dit, par exemple : « Moi, je n'aime pas sociabiliser avec les gens de mon âge ! »

Comme je le comprends ! Je ressens la même chose ! Je suis toujours un peu perdu au milieu de gens de ma génération. J'ai plus de plaisir avec les jeunes - encore qu'il y ait des jeunes qui ne soient pas rigolos du tout.

Il y a aussi chez lui un vrai désespoir. Cette scène où il réussit à marcher avec l'aide d'un déambulateur après des semaines d'efforts et où il a cette réplique terrible : « Je marche, et alors ? Je marche vers où ? »

J'en étais pas très à l'aise en la tournant. Du reste, j'ai eu du mal avec ce personnage. Il n'était pas commode à jouer. Il fallait beaucoup de délicatesse, de vérité et d'humanité pour y parvenir. C'est venu

peu à peu. C'est souvent comme ça que les choses se passent.

Jouer un vieux monsieur qui perd son autonomie vous dérangeait ?

Ah non. Je n'ai tout de même plus l'âge de jouer les jeunes gens. Il y a même beaucoup de choses qui me plaisaient chez lui : c'est un homme qui n'est pas complètement dans la vie, il ne se résigne ni à son âge ni à son infirmité, il aime prendre des décisions. Et il a de l'humour - c'est indispensable, l'humour ! J'aimais son sale caractère, ce côté sale même. Il est un peu ambigu, un peu dérangeant. Ce sont toujours les plus rôles les plus intéressants à jouer.

Vous revendiquez le fait de peu travailler vos personnages. Péché d'orgueil ?

Pas du tout. C'est parfaitement exact. J'ai toujours essayé de rendre familières les silhouettes qu'on me proposait et qui me plaisaient sans chercher à creuser très loin... La relation avec un personnage est une rencontre bizarre, vous savez : vous croyez le cerner, vous vous racontez des choses sur lui, vous cherchez un

tas d'explications et parfois vous vous trompez. Il ne faut pas se battre avec, plutôt le laisser venir.

Mais sur un plateau, on sait que vous ne vous privez jamais d'improviser.

Bien sûr, il faut créer la surprise. Sans surprise, on deviendrait des machines. On n'est pas des perroquets.

Il y a toujours une extraordinaire fraîcheur dans votre jeu. Un côté un peu gamin.

Je me suis jamais vraiment séparé du sale même qui foutait la merde dans sa classe ! C'est ma nature profonde. J'entends encore mes professeurs : « Soyez un peu sérieux, Marielle ! Vous dites n'importe quoi ! »

Sur le film, vous retrouvez Pierre Arditi que vous connaissiez bien.

Lui et Julie Ferrier apportaient une vraie tendresse entre les personnages. C'était très important pour le charme du film.

Vous avez avec Ardit une scène bouleversante dans la douche.

Une scène très forte, oui. Ça fait partie des moments bizarres de notre métier : soudain, on doit faire appel à des choses très personnelles et c'est parfois difficile à vivre ; tellement qu'il m'arrive de me demander ce que je fais sur le plateau. C'est quand même une drôle de profession. Après tout ce chemin, je n'arrive toujours pas à m'y faire.

Il y a quelque chose de très humble chez ce père et ce fils qui se retrouvent. Ils sont tous les deux démunis. L'un a perdu son travail, l'autre son autonomie. Et pourtant, on sent qu'ils touchent enfin à l'essentiel.

Ils se défont du superflu. Je les trouve très touchants.

Parlez-nous du personnage de Zana, l'aide-soignante que joue Julie Ferrier.

Je trouve qu'elle donne à mon personnage une profondeur qu'il n'atteindrait pas sans elle. Elle permet d'élargir le propos. J'aime l'idée que mon personnage ne lui soit pas indifférent, qu'elle ne s'intéresse pas seulement au fils - au contraire, elle sert de trait d'union d'entre les deux. Et j'aimais l'idée d'être amoureux. Julie Ferrier est une comédienne très généreuse. Elle a beaucoup apporté au film.

Quel genre de metteur en scène est Nick Quinn sur un plateau ?

Il installe un climat de confiance très agréable, on fait peu de répétitions, peu de prises, c'est très amical.

Et vous, quel genre d'acteur êtes-vous ?

Quand j'arrive sur un plateau, je me considère toujours comme un débutant. J'écoute, je fais mon truc dans mon coin... Bien sûr, si on essaie de m'imposer des choses que je ne sens pas, je résiste !

Que se passe-t-il alors ?

Je me mure. Je me sens démunis, je laisse courir, je m'ennuie.

Qu'aimeriez-vous jouer maintenant ?

Ce que certains auront le courage de me proposer. Je ne me suis jamais battu pour un rôle. Dans les années 60, je n'allais même pas à certaines auditions de cinéma. À cette époque, je jouais, au théâtre, avec mon copain Rochefort et Delphine Seyrig. Ça me convenait tout à fait, je ne demandais rien de plus...

Vous avez la nostalgie de cette époque ?

C'est perdu. Le temps a passé. Le cinéma a changé et nous aussi, plus ou moins.





LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION *Nick QUINN*
SCÉNARIO *Andreia BARBOSA*
AVEC LA COLLABORATION DE *Santiago AMIGORENA*
MUSIQUE *Eric NEVEUX*
WE WERE EVERGREEN
IMAGE *David QUESEMAND*
SON *Didier SAÏN*
Hélène LE MORVAN
MIXAGE *Steven GHOUTI A.F.S.I*
MONTAGE *Scott STEVENSON*
Stephan COUTURIER
DÉCORS *Nicolas DE BOISCUILLÉ A.D.C*
COSTUMES *Anu GOULD*
Anaïs ROMAND
1ÈRE ASSISTANTE RÉALISATRICE *Valérie ROUCHER*
DIRECTION DE PRODUCTION *Pascal BONNET*
PRODUCTEUR *Laurent LAVOLÉ*
PRODUCTEUR ASSOCIÉ *Alain ATTAL*
UNE COPRODUCTION *Gloria Films*
Mars Films
Les productions du Trésor
Herodiade Films

LISTE ARTISTIQUE

PIERRE ARDITI *Gaspard DASSONVILLE*
JEAN-PIERRE MARIELLE *Hubert DASSONVILLE*
JULIE FERRIER *Zana KOTNIC*
AUDREY FLEUROT *Marion CAPPELARO*
ARTUS DE PENGUERN *Joseph TELLIER*
RASHA BUKVIC *Stjepan KOTNIC*
THIBAULT VINÇON *Fabrice POULAIN*
CYRIL GUEI *Cyril COX*

AUDREY FLEUROT ARTUS DE PENGUERN RASHA BUKVIC THIBAULT VINÇON CYRIL GUE

SCÉNARIO ANDREA BARBOSA AVEC LA COLLABORATION DE SANTIAGO AMIGORENA MUSIQUE ERIC NOEUVIE VIE VIE VIE EVERGREEN

IMAGE DAVID QUISEMANO MONTAGE DIDIER SAIN HÉLÈNE LE MORVAN MUSIQUE STEVEN GHOUTAIS

MONTAGE SCOTT STEVENSON STEPHAN COUTURIER MUSIQUE NICOLAS DE BOISSEUILLE ART COSTUME ANU GOULD ANAS ROMAIS

1^{RE} ASSISTANTE RÉALISATRICE VALÉRIE ROUCHER DIRECTION DE PRODUCTION PASCAL BONNET PRODUCTION LAURENT LAVOLE

PRODUCTEUR ASSOCIÉ ALAIN VITAL UNE COPRODUCTION GLORIA FILMS MARS FILMS LES PRODUCTIONS DU TRÉSOR HERODIADE FILMS

AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+ EN ASSOCIATION AVEC STEPHEN FILM & PALATINE FILMS ET LE SOUTIEN DU MINISTÈRE DE LA CULTURE

ET DE LA COMMUNICATION CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE PROCIREP ET ANGOA PROGRAMME MEDIA DE L'UNION EUROPÉENNE

BLEU ET JAUNE PRODUCTIONS 4 DISTRIBUTION FRANCE MARS DISTRIBUTION VENTES INTERNATIONALES OTHER ANGLEPICTURES

PHOTOS: ANNE HARNIE COUSSEAU - DAVID QUISEMANO